

Purgare !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 27

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-201275>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

cher dans ce fait qu'un haut fonctionnaire des chemins de fer, parlant du nez, ne pouvait arriver à dire « mécaniciens », mais prononçait « bécaniciens »

Le mot ainsi déformé courut les voies ferrées de France (à 70 kilomètres à l'heure).

Entre eux, les mécaniciens s'interpellerent « bécaniciens ». De là à désigner leurs machines sous le nom de « bécanes », il n'y avait qu'un pas.

Cette explication est confirmée par Lucien Rigaud dans son dictionnaire d'argot moderne. Il dit : « *Bécane*, machine à vapeur, locomotive — dans le jargon des ouvriers du fer. »

Le château d'Allaman.

La Société d'histoire de la Suisse romande a eu le privilège de visiter, il y a trois semaines, le château d'Allaman. Cette ancienne résidence seigneuriale a perdu le cachet de petite forteresse qu'elle avait avant 1530, année où elle fut incendiée par les troupes bernoises qui s'en allaient défendre Genève contre les assauts des gentilshommes de la Cuiller. Les fossés qui l'entouraient ont été comblés et transformés en pelouses et en jardins. Il ne reste du manoir que deux ailes se rejoignant à angle droit et qui témoignent d'une série de réparations et de changements entrepris par des propriétaires n'ayant pas les mêmes idées en matière d'archéologie et d'architecture. Ce qui fait surtout le charme du château d'Allaman, c'est son cadre de magnifiques chênes et de terres plantureuses qu'arrose le clair ruisseau de l'Armary.

Au commencement du XIV^e siècle, Allaman appartenait à Humbert de Rossillon. Dès lors, il passa par bien des mains. En 1754, la famille de Langallerie, qui l'avait acheté des frères Cerjat une vingtaine d'années auparavant, le met en vente.

Informé de la chose, Voltaire, qui caressait depuis longtemps le projet de se fixer dans notre pays, écrit de Colmar, le 13 août 1754, à M. Clavel de Brenles :

... On dit qu'il y a actuellement une assez belle terre à vendre sur le bord du lac de Genève. Si le prix n'en passe pas 200,000 livres de France, l'envie d'être votre voisin me déterminerait. Une moins chère me conviendrait encore, pourvu que le logement et la situation fussent agréables; que ce soit à cinq ou six lieues de Lausanne, il n'importe, pourvu qu'on y fût le maître et qu'on pût avoir l'honneur de vous y recevoir quelquefois.

Clavel de Brenles ayant renseigné Voltaire sur Allaman et sur le prix qu'on en exige (plus de 225,000 livres de France), l'illustre écrivain répond, le 6 octobre 1754 :

Je vous avouerai, monsieur, qu'il me serait assez difficile de payer 225,000 liv. J'aurais un château et il ne me resterait pas de quoi le meubler; je ressemblerais à Chapelle, qui avait un surplus et pas de chemise, un bémol et point de pot de chambre. Voici comment je m'arrangerais : je donnerais sur le champ 150,000 livres, et le reste sur la meilleure maison de Cadix, payables à divers termes. Moyennant cet arrangement, je pourrais profiter incessamment de vos bontés. Je ne doute pas que vous n'ayez prévu toutes les difficultés; vous savez que je n'ai pas l'honneur d'être de la religion de Zwingle et de Calvin, ma nièce et moi nous sommes papistes; c'est sans doute une des prérogatives et un des avantages de votre gouvernement qu'un homme puisse jouir chez vous des droits de citoyen, sans être de votre paroisse. Je me figure qu'un papiste peut posséder et hériter dans le territoire de Lausanne, et aurais-je fait à vos lois un honneur qu'elles ne méritent pas? Je crois que je puis être seigneur d'Allaman puisque vous me proposez cette terre.

A la fin de sa lettre, Voltaire revient sur la question du prix :

Si on veut vendre Allaman plus de 225,000 livres, je ne peux l'acheter; mais, en ce cas, n'y aurait-il pas d'autres terres moins chères? Tout me sera

bon, pourvu que je puisse finir mes jours dans un air doux, dans un pays libre, avec des livres et un homme comme vous.

Il renouvelle ses offres, le 18 octobre :

A l'égard de la terre d'Allaman, je suis toujours prêt à en donner 225,000 livres, argent de France, quand même elle ne vaudrait pas tout à fait 9000 livres de revenu; mais c'est tout ce que je peux faire. L'arrangement de ma fortune ne me permet pas d'aller au-delà, et je me trouverai même un peu gêné pour les ameublements.

Voltaire vient, en décembre 1754, au château de Prangins. Il n'a plus de nouvelles d'Allaman et il mande à Clavel de Brenles :

Il me semble qu'Allaman n'a point été vendu, mais ce n'est point Allaman, c'est vous, monsieur, qui êtes mon objet. Je cherche des philosophes plutôt que la vue du lac de Lausanne, et je préfère votre société à toutes vos grosses truites.

Le gouvernement de Berne ne se souciait pas de voir Voltaire se fixer définitivement dans le pays. Il le lui donne à entendre aussi délicatement qu'il en est capable, par une lettre signée de l'avoyer de Steiger. Sur quoi, Voltaire renonce à Allaman :

Je crois, écrit-il, le 20 décembre 1754, à Clavel de Brenles, je crois qu'il ne peut plus être question d'Allaman, ni d'aucune autre terre seigneuriale, puisque les lois de votre pays ne permettent pas ces acquisitions à ceux qui sont aussi attachés au pape que je le suis.

On ne pouvait se résigner avec plus d'esprit à l'interdiction prononcée par Leurs Excellences.

Le 8 décembre 1755, Gaspard Sellon, membre du Grand Conseil de Genève, achetait du marquis de Langallerie la terre et la seigneurie d'Allaman. Une descendante de ce magistrat genevois possède encore aujourd'hui le château avec son beau domaine.

La mère du comte de Cavour, ministre de Victor-Emmanuel, le fondateur de l'unité italienne, appartenait à la famille de Sellon, et a habité le château d'Allaman.

L'avant-dernier châtelain, père de la propriétaire actuelle, Jean-Jacques de Sellon, né en 1782, à Genève, et créé comte par Napoléon I^{er}, dont il fut le chambellan, a laissé un nom comme philanthrope. Vivement frappé, dès sa première jeunesse, de ce que la peine de mort avait été abolie en Toscane, il résolut d'employer ses efforts à obtenir dans sa patrie un résultat semblable. Entré en 1814 au conseil représentatif de Genève, il y réclama plusieurs fois, sans succès, la suppression de la peine capitale et son remplacement par une réclusion plus ou moins longue. En 1826, il institua un prix pour le meilleur mémoire relatif à ce sujet. S'appuyant sur un plan de pacification conçu par le roi Henri IV, J.-J. de Sellon proposa le système d'arbitrage pour régler les différends internationaux. En 1830, il ouvrit un concours sur les meilleurs moyens d'obtenir une paix générale et permanente et fonda, la même année, la Société de la paix de Genève, dont il fut dès lors le président et le membre le plus dévoué.

Il est piquant de songer qu'un des successeurs des seigneurs d'Allaman, loin de céder aux penchants guerriers dont mille détails de l'ancien château fortifié lui rappelaient la tradition, a été un des premiers et un des plus ardents champions de la cause de la paix dans notre pays. Si les châteaux ne rappelaient jamais que d'aussi belles individualités et d'aussi nobles sentiments, ils mériteraient la vénération de chacun et non uniquement des historiens et des archéologues.

Un an de gagné. — Mardi après-midi, profitant d'un temps superbe, un couple se laissait mollement bercer dans un petit bateau. Tout à coup, la jeune fille, regardant l'eau

bleue et profonde, s'écria : « Oh ! qu'il me serait doux d'y mourir dans tes bras, mon bien-aimé Léon ! »

— Le veux-tu, Clara?...

— Oui, à l'instant même!...

Le jeune homme se leva, prêt au sacrifice. Mais Clara, plongeant l'extrémité de ses doigts roses dans le lac bleu :

— Oh ! non, après tout, pas aujourd'hui, l'eau est trop froide. L'année prochaine, n'est-ce pas?

Demi-heure plus tard, les amoureux débarquaient à Ouchy, tout heureux de jouir encore de la vie.

Espérance. — Deux fiancés se présentent à l'église pour faire bénir leur mariage.

Le pasteur les unit selon la coutume et, dans une brève allocution, leur rappelle les devoirs réciproques des époux pour assurer la paix et la prospérité du foyer. Puis, clignant de l'œil, il ajoute, avec un imperceptible sourire :

« Et si le Ciel un jour vous accorde des enfants — comme apparence il y a — vous les élèverez, etc. »

Purgare !

Un de nos lecteurs — nous lui en exprimons ici notre reconnaissance — veut bien nous communiquer la lettre suivante, écrite par un docteur de Porrentruy, en 1766, à une personne qui l'avait consulté.

Porrentruy, le 8 mai 1766.

Monsieur ?

En conséquence de la saignée que vous avez faite le 26 du passée, je vous envoie des espèces laxatifs propre à vous purgare, la manière de s'en servir est de mettre ces espèces dans un pot de terre et verser par dessus une choppine et demie de petit lait de vache tout bouillant, fermer le pot de son couvert et placer le pot sur les cendres chaudes pendant la nuit pour les laisser simplement infuser, le matin on fera cuire le tout une couple d'ondes, passer ensuite le tout par un linge propre sans expression, partager la liqueur en quatre doses égales ou verres, l'on en prendra une dose le matin à jeun tiède, une demie heure après prendre un bouillon et continuer d'en prendre du bouillon toutes les demie heure, deux heures après la première dose on prendra une seconde en continuant de demie en demie heure après du bouillon, le lendemain l'on prendra les deux autres doses de la même manière et de la même façon. La qualité de votre sang et l'état de votre poitrine m'engage à vous conseiller dans cette saison quelque cure propre à rafraichir et purifier votre sang etc et même convenable à fortifier votre poitrine et favoriser les bonnes digestions de votre estomac. Cette cure consiste à des bouillons médicinales et ensuite un petit lait composée, la manière de les composer est plus loin, je vous souhaite un bon effet de l'un et l'autre. J'ai l'honneur d'être avec respect Monsieur

Votre très humble et très obéissant serviteur
F... Docteur.

Le régime à observer pendant le cours de toute cette cure est le suivant ; vous trouverez peut-être que je vous prescrie beaucoup, mais il me paraît que vous en avez besoin, votre sang et votre poitrine l'exigent.

Le régime à observer est de faire gras tous les jours, éviter exactement les aliments grossiers, indigestes et échauffans, tel que tous salées, épices, poivrées, crudités, aigreurs, poix, lentilles, pâtisseries de toutes espèces et l'on ne doit donc se nourrir que d'aliments aisés à la digestion, tels que bonne soupe faite avec le bœuf, le veau assaisonnée de blanc de pourreaux (en feuille) un peu de sel pour légumes du jardinage, de lorge du riz cuit avec de la poule ou du veau, les viandes blanches sont plus utiles que les noires qu'on tâchera d'éviter, tel que pigeons, lièvre, sanglier et on fera à dinée un repas honnête, pour la souppe doit

estre léger peu de viande sera le mieux le soir des œufs frais cuit mollet ne sont pas contraire quelquefois pas toujours néanmoins. La boisson ordinaire sera une thysanne faite avec une poignée d'orge entier bien nettoyées et lavées, une douzaine de raisins de caisse ou gros raisins, une pincée d'anis qu'on fera bouillir avec un pot d'eau pendant un quart d'heure, passer le tout par un linge ce qui servira de boisson ordinaire et en tremper le vin aux repas, qui doit être un bon vin vieux blanc que l'on permet de boire trois ou quatre verres par repas beaucoup trempée. Il est à observer encore que d'abord après avoir purgée avec ces espèces laxatifs ci-jointe il conviendra de le lendemain entre à l'usage des bouillons; on doit se promener après les avoir pris environ une heure à la campagne s'il fait beau en évitant le gros du soleil et la rosée. On en doit faire de même pendant l'usage du petit lait composée avec cette attention qu'après avoir avallé celui-ci de mettre sur l'estomac une serviette chaude et de promener comme il est dit avec et ôter cette serviette à son retour sans en mettre d'autre. »

Suit la recette pour la préparation du « bouillon médicale » et du « petit lait composée ».

Triple charité. — S'il pleut, n'offrez jamais une place sous votre parapluie à une seule personne, mais toujours à deux, car vous pourrez vous mettre au milieu et éviter les gouttières.

Précaution. — Deux messieurs attendent dans un salon.

Comme ils sont seuls, l'un dit à l'autre en plaisantant :

— Nos hôtes sont vraiment confiants. Regardez donc ce meuble... Ils ont laissé la clef au tiroir... S'il y avait dedans quelque chose de précieux?...
— Il n'y a rien, je viens d'y regarder.

Demande en mariage. — Un vieux monsieur faisait la cour à la jolie M^{lle} ..., qui compte à peine vingt printemps.

Il sollicita sa main.
— Mademoiselle, lui dit-il, je suis très vieux, vous êtes très jeune... Voulez-vous devenir ma veuve? ...

Lo fou dé la beinda.

N'é pas adé lè dzeins bein retzès qu'ont le moins de cousins et que vivent le plie beinirào. Suivant l'ouvra que fa, lao passé bein deï brelairés per la tète; l'idée que la mô pao lé rappertsi dévânt que séyont vilhós lao baillé la fringála; la crainté dé passa pè lé crapiés deï voleux lao fot la gruletta, ka ye savont que ne fa pas bon étré dépelhi per leu.

Se lé bons partis tardont on bocon po démanda lao feilhés ein mariadzo l'eimpacheince lao fa gonclia lo fédzo; ein on mot, l'ein passont deï rudés.

On monnaï dé pè vers lo Vaïron étai dincé; l'avai gaillá de bein et fenameint dués feilhés qu'étont rudo galézés.

Po sur, lé bons partis ne lao manquavont pas et lo père qu'étaï on tot fin retò s'é veillivé ao gran ein prenient toté lé precauchons possibliés. Ne voillavé mein dé domestiquo, crainte que lei carresséyont sé dués pernettés, et portant son domaino lei produisai dé la patoura po garda deï vatzés, mà l'amavé mi n'ein garda qué yena ao dués tshivrés que sa fèna et sé feilhés gouvernavont leu mèmés.

On dzo que l'avai veindu yena de sé cabrés, l'otra, que s'einnoyivé soletta, fasai deï bèlayés de la mézance qu'essordoilivont lo monnaï. A force d'ouré cliaio tshurlayés,



noutron cò s'é dit: « Arrita, t'é vu prao reconsolé », et, su lo coup, s'ein va tzi lo derbouni que gardé on bocan.

— Adieu, Djean-Samuyet!

— Salut, Gabriel!

— Quin bon nové?

— Hé bein, ye vugno verré se t'é disposá de mé féré on servico. Yé veindu yena de mé tchivrés et ora que l'otra est soletta ye s'einnoyé tellameint et ye fá deï roélayés que mé feindont l'ama. Vugno té proposa dé mé prêtá ton boc po lo mettré avoué ein atteindeint que yein osse atzeta on'otra. Quein dis-tou?

— Voiquie, ye vu réfléchi; reveins à midzo, t'é deri cein que ye décida.

A midzo lo monnaï reveint.

— Et pouis, as-tou réfléchi?

— Oi, mà quand mémo yamo reindré servico, ne vu pas té prêtá cé tzermalá à quatro piatés et à berbitche parce que t'é retzo, et que t'á dués galézés feilhés qu'ont on masse de preteindeints, et quand cliiau z'amoureux saront ti perque, mon bocan passera oncora po lo fou dé la beinda. H.

Qu'avez-vous? — Un médecin, qui s'occupe spécialement des maladies de la peau, voit son cabinet assiégé du matin au soir; aussi a-t-il, entre le salon d'attente et son cabinet, une pièce où un domestique invite les malades à se déshabiller, de façon à gagner quelques minutes.

Un malade se présente.

— M. le docteur prie monsieur de se déshabiller en l'attendant, dit le valet.

— Mais...

— Sans cela, il serait obligé de passer le tour de monsieur.

Un instant après, dépouillé de ses vêtements, le client entre chez le docteur, qui l'examine minutieusement. Ne voyant rien, il lui demande :

— Qu'éprouvez-vous?

— J'ai la vue basse.

Item au cresson.

L'hygiène est une fort belle chose et que l'on ne pratique pas encore assez, mais il faut avouer qu'elle nous gâte parfois singulièrement l'existence, en matière d'alimentation surtout.

On aurait tort, cependant, de méconnaître ses sages avis; il peut y aller de notre vie.

Ainsi, l'autre jour, M. le professeur Henri Dufour nous mettait en garde contre l'usage de la glace, dont il condamne résolument l'usage interne. Aujourd'hui, selon les *Feuilles d'hygiène et de médecine populaire*, un très intéressant périodique publié par MM. Attinger frères, à Neuchâtel, c'est du cresson qu'il faut se défier. Adieu la salade et la soupe au cresson, régal des gourmets.

Voici ce qu'en dit le journal en question :

« Si le cresson, dit cresson de fontaine, qui croit volontiers au bord des sources les plus pures, mérite le nom de « santé du corps » et jouit de propriétés stomachiques et dépuratives, le cresson élevé en culture intensive peut présenter certains dangers. Ces dangers, hâtons-nous de le dire, ne sont pas causés par la plante elle-même, mais par les matières organiques en décomposition qu'elle peut véhiculer.

» Dans les cressonnères, on force la culture au moyen de matières fécales, purins et fumiers divers qu'on y répand largement sans avoir soin de ne pas souiller la partie comestible de la plante. Or ces souillures peuvent déterminer chez le consommateur qui se régale de cresson cru des symptômes sur lesquels un pharmacien français vient d'attirer l'attention. Ce pharmacien a réuni un certain nom-

bre de cas d'empoisonnement par l'ingestion de cresson de fontaine. Les symptômes qu'il a observés sont les symptômes habituels de l'intoxication par des matières alimentaires avariées ou corrompues, savoir: malaise général, anxiété localisée dans la région du cœur, refroidissement des extrémités, douleurs abdominales assez vives et vomissements fréquents.

« Voilà, écrit cet auteur, pour les méfaits directs et constatés après manifestation rapide. Mais combien de fièvres et autres maladies contagieuses de nature épidémique qui pourraient, si on cherchait bien, être imputées au cresson, sans compter les cas de ténia et d'autres vers intestinaux dont il est susceptible de communiquer le germe! »

» Pour éviter ce danger, on fera bien de donner sa préférence au cresson qui a poussé au bord d'une onde pure. Si l'on n'en connaît point la provenance, on devra lui faire subir une macération dans l'eau salée bouillie, suivie d'un lavage sous un filet d'eau tombant d'une certaine hauteur et capable de détacher de la plante les matières qui ont pu la souiller. »

Eau de Cologne d'ici. — Voici une recette économique :

Essence de bergamote 8 grammes.

» de limons 4 grammes.

» de néroli 20 gouttes.

» d'origan 6 gouttes.

» de romarin 20 gouttes.

Eau de fleur d'oranger 30 grammes.

Alcool rectifié tridistillé 578 centilitres.

Epitaphe. — Lu sur une pierre tumulaire dans un cimetièrre du vignoble :

« Tu reposes et nous souffrons. »

Au revoir! — Un aumônier de prison fait un sermon en trois points à un détenu qui va être libéré :



— ... Maintenant, allez en paix, et quand vous nous revendrez, ayez dépouillé tout à fait le vieil homme!

Passé-temps.

Solution du mot-losange de notre numéro du 11 juin.

G
T A S
G A B E S
S E M
S

La prime est échue à M. Ed. Mermod, à Clarens.

Problème.

J'ai 86 pièces de 1 fr., 2 fr. et 5 fr., faisant une valeur totale de 298 fr. Combien en ai-je de chaque espèce?

Tout lecteur du « Conteur » a droit au tirage au sort pour la prime.

Quand on tient une veine!... — Cette veine est une opérette à grand spectacle qui se joue depuis plus d'une semaine au Théâtre d'été de Bel-Air et qui a pour titre : *Les 13 jours d'un Parisien*. A côté de ce morceau de résistance, il y a de nombreuses attractions, qui toutes trouvent moyen d'avoir aussi leur part de succès. Aussi le Kursaal est-il, en ce moment, le naturel rendez-vous de beaucoup de Lausannois et de plusieurs de leurs hôtes.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.